

Introduction

Olivier Bélanger-Duchesneau et David Auclair

Numéro 5, 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110119ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1110119ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Société

ISSN

2562-5373 (imprimé)

2562-5381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bélanger-Duchesneau, O. & Auclair, D. (2023). Introduction. *Cahiers Société*, (5), 5–17. <https://doi.org/10.7202/1110119ar>

© Collectif Société, 2023



Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

| Introduction

Le numéro précédent des *Cahiers Société* proposait une véritable radiographie d'une configuration idéologique fondamentale des sociétés postmodernes, celle de la *déconstruction*. Expression saillante d'un rapport au monde qui pose comme une émancipation le geste de démolition de toutes les architectures symboliques donnant corps aux sociétés, cette entreprise philosophique, comme le rappelaient avec justesse les responsables de ce dossier en introduction¹, ne devait pas se limiter à représenter d'obscures théorisations élaborées sur des campus à l'abri de la vie ordinaire, mais être considérée comme la manifestation idéologique la plus éloquente d'une époque malmenant les médiations culturelles et institutionnelles qui fondent la société.

La présente livraison des *Cahiers*, intitulée « Le néo-sujet et son contrôle », poursuit ce travail d'investigation des causes comme des effets de cette dynamique postmoderne, en portant la focale sur le type de subjectivité émanant d'un monde qui instaure comme idéal normatif négatif le fait de s'arracher à toute forme d'institution constitutive de la vie sociale. En effet, si l'ère postmoderne représente, tel que l'a analysée avec acuité Michel Freitag, une mutation fondamentale de l'être-en-société, c'est qu'elle favorise une soumission généralisée de l'agir social à la logique *technico-économique*, soit une régulation cybernétique qui éjecte *a priori* le caractère transcendantal de l'univers symbolique au profit des codages de la globalisation capitaliste, des modes de gouvernance et des technosciences.

Le rouleau compresseur de la Technique et du Capital poursuivant sa course effrénée, dont le caractère autoréférentiel se manifeste via l'hégémonie des idéologies scientistes et libérales, quel type de subjectivité peut réussir malgré tout à fleurir, sur le sol aride de ce *désert du sens* ? Le sociologue et historien Christopher Lasch suggérait une réponse dès 1979, dans des États-Unis à l'avant-garde du processus de postmodernisation du social, lorsqu'il écrivait sur le triomphe d'une nouvelle « culture du narcissisme² », dont la spécificité réside dans une constante invitation à renvoyer immédiatement à soi-même, générant un véritable culte du moi. Enfant de la déliaison produite par un mode de régulation technocapitaliste qui ne reconnaît plus la verticalité des institutions, le narcissique tel que l'analysait le penseur états-unien, établissant sa subjectivité et sa prétendue authenticité intrinsèque

1. Gilles Labelle, Daniel Dagenais et Samie Pagé-Quirion, « Introduction », *Cahiers Société*, n° 4, « De la *French Theory* à la déconstruction du monde », 2022.

2. Christopher Lasch, *La culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances*, Paris, Flammarion, 2006.

comme seul critère de légitimité, avait ceci de particulier qu'il n'incarnait pourtant pas la figure américaine idéalisée de l'individu fort et libre, qui affirme de façon virile sa marque dans le monde, mais plutôt un être fragile, aux prises avec de profonds problèmes d'insécurité et traumatisé par ses propres pulsions agressives, virtuellement incontrôlables. Moment régressif de la personnalité, le narcissisme devenait donc selon Lasch la condition subjective idéaltypique sous le capitalisme de consommation, les marchandises se substituant à l'autorité traditionnelle comme agent de « socialisation », agissant comme de nouveaux « objets transitionnels » qui reproduisent le réconfort du ventre maternel, plongeant par le fait même le sujet dans l'illusion qu'il ne doit pas grandir. Ainsi, le narcissique se révélerait moins l'individualité triomphante d'un capitalisme axé sur une morale protestante prédominante en Amérique du Nord, mais bien la manifestation subjective d'un système techno-marchand qui sape les institutions collectives que sont la famille, l'école et la citoyenneté, au bénéfice des grandes organisations capitalistes qui dominent la société. Le Nom-du-père lacanien, qui inscrivait le sujet dans l'ordre de la *filiation*³, se voit délogé par les marques de commerce des multinationales (Coca-Cola, Nike, Apple, Netflix, etc.), fournissant une identité de remplacement à l'*ego-grégaire*⁴.

Dépourvu du *surmoi* qui porte en lui, tel que le soulignait Freud, les fruits de la civilisation⁵, l'individu contemporain normaliserait une condition pathologique, car plutôt que d'affirmer sa singularité (toujours médiatisée par les *formes* socio-symboliques), il resterait prisonnier de son moi le plus archaïque. En effet, Lasch prenait bien soin de rappeler que Narcisse, dans la mythologie antique, se noie dans le cours d'eau qui lui reflétait son visage non pas parce qu'il tombe amoureux de lui-même, mais plutôt, car il « ne parvient pas à reconnaître sa propre image reflétée, puisqu'il ne conçoit pas qu'il existe une différence entre lui-même et son environnement⁶ ».

Coincé à l'état présymbolique d'indifférenciation⁷, le Narcisse postmoderne est donc un sujet qui s'avère bloqué à un stade infantile du développement de la personnalité, le rendant particulièrement vulnérable à la propagande publicitaire⁸, mais aussi à la démagogie en tout genre (populiste, fondamentaliste, identitaire, techno-

3. Voir Alexandra Papageorgiou-Legendre, « Fondement généalogique de la psychanalyse » dans Pierre Legendre, *Filiation. Leçons IV, suite 2*, Paris, Fayard, 1996, p. 19-175.

4. Dany-Robert Dufour, *Le divin marché. La révolution culturelle libérale*, Paris, Denoël, 2012.

5. Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Payot, 2010.

6. Christopher Lasch, *op. cit.*, p. 298.

7. Celui qui marque à l'origine sa condition néoténique. Voir Georges Lapassade, *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Minuit, 1963 et sa stimulante actualisation à la croisée de la philosophie et de la psychanalyse par Dany-Robert Dufour dans *On achève bien les hommes. De quelques conséquences actuelles et futures de la mort de Dieu*, Paris, Denoël, 2005.

8. Michel Clouscard, *Le capitalisme de la séduction. Critique de la social-démocratie libertaire*, Paris, Delga, 2009.

progressiste) et à l'idéologie scientiste, cette dernière naturalisant ses troubles psychiques et sociaux afin de mieux le rendre esclave de l'expertise thérapeutique.

Subjectivité dominée par ses pulsions, donc n'ayant pas réalisé de processus d'individuation/subjectivation, le narcissique est sécrété par un système structurellement hostile à la fonction symbolique, le rendant paradoxalement plus *adapté* pour se mouvoir dans les flux constamment changeants de l'économie néolibérale. « Mobile », « flexible », bref, *sans gravité*⁹. C'est d'ailleurs ce qui fait dire à Anselm Jappe que l'individu narcissique serait la manifestation la plus éloquente de la logique du Capital, sujet automate qui éjecterait toute forme de subjectivité authentiquement humaine pour servir une dynamique profondément autoréférentielle et concordant structurellement avec sa pulsion de mort¹⁰.

Sociologie critique de la (néo)subjectivité postmoderne

Une certaine sociologie française avait eu le mérite, Gilles Lipovetsky en tête, de tracer les contours, dès les années 1980, d'un nouveau type de subjectivité qui s'enracine dans un stade inédit de l'individualisme démocratique en Occident¹¹. Figure contemporaine, cet individu délié était considéré comme l'expression d'une ère « hypermoderne » et « hyperdémocratique », tel le produit achevé d'un processus qui inquiétait déjà le lucide aristocrate Tocqueville lors de son voyage en Amérique au XIX^e siècle. Or, cette analyse, bien que pertinente, avait besoin d'être posée dans une perspective plus large. Tel que nous le mentionnions plus haut, il serait trompeur de considérer Narcisse comme l'achèvement d'une utopie individualiste, n'étant pas en mesure d'en soutenir la charge : ses caractéristiques en font plutôt l'émanation d'un système radicalement objectiviste, laissant peu de place à la volonté humaine. Ici se dévoile donc toute la contradiction de la postmodernité technolibérale, foncièrement inapte à l'éthique démocratique comme à l'individualisme dont pouvait parler un sociologue institutionnaliste comme Durkheim¹². Sans individuation reconnaissant

9. Charles Melman, *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix. Entretiens avec Jean-Pierre Lebrun*, Paris, Denoël, 2002.

10. Anselm Jappe, *La société autophage. Capitalisme et autodestruction*, Paris, La Découverte, 2017.

11. Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983, et *Le crépuscule du devoir. L'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques*, Paris, Gallimard, 1992. Plus tardivement, les travaux de Marcel Gauchet sur les ressorts de l'individualisme démocratique (*La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002) s'inscrivent aussi globalement dans cette perspective toquevillienne. Il est important de noter, par ailleurs, les études classiques (et prémonitoires) menées aux États-Unis dès 1950 (!) par David Riesman (*La foule solitaire*, Paris, Arthaud, 1964), mais aussi celles de Daniel Bell (*Les contradictions culturelles du capitalisme*, Paris, PUF, 1979) et de Richard Sennett (*Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979) dans les années 1970, ayant influencé tant leur compatriote Christopher Lasch que Gilles Lipovetsky outre-Atlantique.

12. Voir notamment Émile Durkheim, « L'individualisme et les intellectuels » dans *Sociologie politique*, Paris, PUF, 2020.

les fondements symboliques, culturels et politiques d'une société concrète, il n'y a pas de sujet véritable. Tel que le note Freitag :

Un individualisme sans sujet peut paraître un paradoxe, mais il exprime le rêve d'individus vraiment libérés de tout, y compris de tout ce qui dans la constitution d'eux-mêmes les rattache encore à la société et à ses « contraintes » (voir Durkheim), fussent-elles celles de l'appartenance et de la solidarité (Durkheim encore), lesquelles ne peuvent être que concrètes et particulières¹³.

C'est de cet acabit que nous pouvons considérer la « subjectivité » contemporaine, flottante et autocentrée à l'extrême, car incapable de s'inscrire dans un ensemble plus large (primordialement la société politique). Elle se trouve dépourvue de cadres institutionnels garants de la subjectivation, ce qui a comme effet de l'enfermer dans son Moi. En découle une individualité réduite au *style*, anxieuse et en quête de « coach de vie », qui cherche sans fin des attaches identitaires plongeant ses racines dans son essence individuelle supposée, de même qu'une recherche de reconnaissance immédiate de son « authenticité », renforcée par un capitalisme cybernétique produisant une constante injonction à se présenter comme entrepreneur de soi. Cet individu représente moins, comme à un stade antérieur du capitalisme, un travailleur salarié pour des talents, des services, même des compétences, qu'une *personnalité*, qu'il est question de vendre telle une marchandise. La mise en scène de soi, visible au possible sur toutes les plateformes de réseaux sociaux, s'affirme comme valeur en tant que telle. D'où une inévitable « fatigue d'être soi » dont a rendu compte Alain Ehrenberg il y a plusieurs années¹⁴.

Afin de porter un éclairage sur les troubles psychiques prépondérants qu'il est à même de constater dans sa pratique clinique, le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun a développé une théorie de la subjectivité¹⁵, considérant que les sociétés postmodernes sont aux prises avec une « perversion ordinaire¹⁶ ». Dans sa difficulté manifeste à accepter la dimension positive et réflexive de l'autorité en éducation, à se considérer comme membre d'une communauté politique à l'égard de laquelle il a des responsabilités, à résister aux sirènes de la consommation, des modes et du caractère tentaculaire de la domination technologique sur sa vie, ce *néo-sujet* est la figure pathologique d'un environnement social qui refuse structurellement de poser des limites, et incarne donc celui ou celle qui n'a pas rencontré le tiers symbolique ayant la

13. Michel Freitag, *L'impasse de la globalisation. Une histoire sociologique et philosophique du capitalisme*, Montréal, Écosociété, 2008, p. 365.

14. Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

15. D'abord dans un ouvrage liminaire publié à la fin des années 1990 : *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Toulouse, Érès, 1997.

16. Jean-Pierre Lebrun, *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Paris, Flammarion, 2015.

charge de lui apprendre à soutenir le manque, à assumer la séparation, condition de la différenciation¹⁷. En effet, le tiers agit pour la psyché comme représentation symbolique, l'instituteur d'un *principe de réalité* qui implique pour le petit d'homme de renoncer à la *toute-jouissance* infantile, et donc de consentir aux *lois du langage*¹⁸.

Or, cette grille de lecture de la néo-subjectivité, instruite par une psychanalyse freudo-lacanienne ayant également inspiré un penseur de haute voltige tel que Pierre Legendre, s'accorde particulièrement bien, comme l'ont déjà montré quelques rapprochements préliminaires, avec la sociologie de Michel Freitag. C'est à une proposition d'articulation entre ces deux perspectives théoriques que ce numéro thématique est consacré, dans certains articles de façon explicite, dans d'autres en creusant des questions qui touchent directement à l'état contemporain de la subjectivité et des conditions anthropologiques de sa formation. Le point saillant qui rend possible cette mise en relation loge tant dans des considérations ontologiques communes (une reconnaissance de la nécessité de *l'institution symbolique de la subjectivité*, pour paraphraser Claude Lefort) qu'une certaine lecture des transformations fondamentales qui marquent le social à l'ère dite postmoderne, soit l'hypothèse d'une « mutation anthropologique » : en bref, que l'individu contemporain sortirait des rails du sens.

On sait que la sociologie dialectique de Freitag distingue qualitativement – et de façon critique – les sociétés modernes des systèmes sociaux postmodernes. En effet, c'est véritablement à l'ère contemporaine que se met en place un processus général de dislocation des fondements symboliques de la société, où la régulation décisionnelle-opérationnelle des systèmes sociaux sape la structure politico-institutionnelle qui donnait une armature aux démocraties modernes, et ce, malgré les insuffisances de son anthropologie individualiste. Car si la modernité s'avère effectivement la période qui place l'Individu comme figure centrale du devenir humain, au détriment de la volonté divine, elle restait cependant encastrée dans un cadre politique donné, historiquement assumé par l'État national. La postmodernité, qui s'affirme comme la généralisation de la globalisation capitaliste à toutes les sphères du social, représente de son côté le procès totalitaire de dissolution des instances culturelles, symboliques et institutionnelles qui assuraient la socialisation des sujets. Mutation rampante, la régulation technocapitaliste postmoderne se révèle être la dynamique régressive de désinstitutionnalisation de l'agir social, produisant par le fait même un type humain particulier. C'est là que nous retrouvons Narcisse, tel un individu hors sol, se fantasmant totalement *autoconstruit*.

17. Cette exclusion de la figure du tiers produisant selon le psychanalyste une « clinique de l'incestuel ». Jean-Pierre Lebrun, *Un immonde sans limite. 25 ans après Un monde sans limite*, Toulouse, Érès, 2020, p. 99-110.

18. La Loi fondamentale qui spécifie la nature symbolique de l'humain, que Lacan qualifie d'ailleurs de *parlêtre*. Voir Jean-Pierre Lebrun, « Ce que parler implique » dans *La perversion ordinaire, op. cit.*, p. 53-95. Voir également Jean-Claude Quentel, *L'enfant. Problèmes de genèse et d'histoire*, Bruxelles, De Boeck Université, 1997.

Devant ce type d'individualité, il y a moins institution de la subjectivation qu'une prolifération de sous-systèmes qui proposent de réaliser une gestion constante, *a posteriori* et circonstancielle des dégâts générés par cette anomie sociale, où entrent en collision permanente ces sujets insularisés¹⁹, au sein d'un univers technologique qui recompose sous le mode de la simulation le fantasme de toute-puissance infantile²⁰. D'où une « extension des domaines du contrôle²¹ », réponse tentaculaire à la dissolution du pouvoir sous le joug de la globalisation, où les instances de surveillance²² ont la tâche ardue (mais toujours plus totalisante) de gérer les problèmes causés par les passions non sublimées d'une société qui banaliserait la perversion. Des incivilités ordinaires des mégapoles aux tueries de masse, en passant par la générale incapacité contemporaine à accepter des limites (temporelles, géographiques, physiques, écologiques, etc.), la nouvelle subjectivité participerait à justifier un ordre sécuritaire et un capitalisme de surveillance épiant de façon continue ses comportements, jusqu'à être en mesure, via le conditionnement algorithmique et une certaine psychologie béhavioriste (le *nudging*), de les prédire²³. L'école programmée, suivant une pareille psychologie comportementaliste, s'avère également l'exemple abouti de ce formatage des existences et du langage, et ce, dès le plus jeune âge.

La liberté abstraite du néo-sujet et la dialectique de l'institution

Une des caractéristiques les plus saillantes de la nouvelle subjectivité est le fait qu'elle se présente comme une quête d'« émancipation », principalement des liens traditionnels qui brideraient son authenticité. En effet, la rhétorique de cet individualisme contemporain reprend plusieurs des grandes lignes d'un certain discours

19. Tels des Robinson sur autant d'îles individuelles, qui représentent d'ailleurs, selon Marx, l'erreur anthropologique sur laquelle repose toute la pensée économique moderne.

20. C'est l'un des effets de l'environnement technologique contemporain que de produire le sentiment chez l'individu de se croire en mesure de réaliser sans effort la majorité de ses envies, du moment qu'il possède les moyens de payer : traverser en avion un continent pour aller dans un tout-inclus, réaliser des calculs complexes avec son téléphone intelligent, faire venir de l'Inde un produit rare avec Amazon, etc. De la honte prométhéenne de Günther Anders, où l'homme ressent son incomplétude vis-à-vis de la « perfection de la technique », nous passerions à un optimisme aveugle vis-à-vis de ses capacités à rendre l'humain mieux adapté.

21. Gilles Gagné, « L'extension du domaine des contrôles. Essai sur les concepts élémentaires de la transition postmoderne », *Cahiers Société*, n° 3, « La désorganisation postmoderne des sociétés », 2021, p. 123-188.

22. Mécanismes de surveillance insidieux qui peuvent se manifester – et suivant la logomachie à la mode de la « bienveillance » – dès le plus jeune âge au sein des systèmes éducatifs, où s'érigent des tests de contrôles qui ciblent les « compétences émotionnelles » de l'enfant, produisant par le fait même un paradoxal processus de rationalisation de tout l'existant.

23. Voir notamment « La démocratie des coups de coude » dans Roland Gori, *La fabrique de nos servitudes*, Paris, Les liens qui libèrent, 2023, p. 75-91.

progressiste moderne, qui entend venir à bout des dominations archaïques (et bien réelles) entravant la libération de l'humanité (patriarcat, colonialisme, racisme, etc.), mais porté du point de vue de la subjectivité isolée et à l'échelle de *tous les rapports sociaux*, comme si les *liens* étaient forgés dans l'acier des *chaînes*. Suivant une anthropologie individualiste et libérale qui ne dit pas son nom, la vision du monde narcissique carbure à une déliaison systématique recherchant immédiatement à poser son action dans le monde, sans contenu symbolique qui en orienterait le sens. En découle une conception « abstraite » de la liberté, appauvrie, car refusant tout ancrage qu'offre la *médiation*, tant culturelle que politique. « Abstraite » du commun, elle devient liberté de se rendre étranger aux lois de la cité²⁴.

De ce point de vue, l'« émancipation » se voit revendiquée sans finalité propre, et prend la forme d'un *procès sans sujet*, qui affirme finalement en creux que l'individu n'est véritablement lui-même qu'*hors de la société*.

Cette dynamique précise le type d'aliénation qui marque la nouvelle subjectivité, dont la coloration est inédite : c'est en fait en agitant le drapeau de la libération que cette figure se voit reprojétée de façon plus insidieuse dans les filets du Capital. En effet, il n'est de système plus hostile aux principes de la subjectivation que le système technocapitaliste, qui réduit le social à un univers en deux dimensions où se rencontrent circonstanciellement des particules élémentaires contractantes²⁵. Dans ce cas, plus de tiers symbolique, mais la régulation quantitativiste du Marché total.

Cette liberté abstraite (liberté de « s'abstraire ») du néo-sujet propose une conception appauvrie de la liberté, car dépourvue de sens comme de réflexivité, se limitant à se présenter en refus généralisé des règles élémentaires de la socialité, portée par la fonction symbolique du tiers. Elle permet de dévoiler la « dialectique de la liberté », mais précisément dans sa manifestation négative, narcissique : elle s'affirme toute-puissance monadique, rejet sans concession de l'autorité instituée, mais se révèle impuissance concrète vis-à-vis des difficultés, conflits, résistances, accrochages. Insurmontables, les écueils qui apparaissent effectivement sur le parcours du néo-sujet se présentent comme autant d'agressions abominables adressées contre son être, ce qui justifie par le fait même le repli défensif sur son moi. D'où la prolifération de la figure tant médiatisée de l'« enfant roi », expression de sens commun qui décrit assez justement l'état subjectif de la tyrannie narcissique, auquel on pourra fournir des prothèses pour son immaturité de fait, telle l'intelligence artificielle,

24. Voir Gilles Labelle, « Comment se pose la question de la liberté dans *L'abîme de la liberté ?* » dans Daniel Dagenais (dir.), *La liberté à l'épreuve de l'histoire. La critique du libéralisme chez Michel Freitag*, Montréal, Liber, 2017, p. 15-34, et bien sûr Michel Freitag, *L'abîme de la liberté. Critique du libéralisme*, Montréal, Liber, 2011.

25. Voit notamment les travaux d'Alain Supiot : *L'esprit de Philadelphie. La justice sociale face au Marché total*, Paris, Seuil, 2010, et *La gouvernance par les nombres. Cours au Collège de France (2012-2014)*, Paris, Fayard, 2015.

suivant la même logique qui veut que le fantasme transhumaniste comble le vide intérieur de l'individu diminué²⁶.

Ces insuffisances anthropologiques logent pourtant au cœur de l'idéologie libérale, qui règne sans partage dans le technocapitalisme postmoderne. La juriste Muriel Fabre-Magnan, dans un ouvrage récent au joli titre, souligne avec justesse que le libéralisme contemporain constitue un angle mort pour penser la liberté.

La rhétorique des droits à et du libre choix qui domine le discours actuel, écrit-elle, n'est en réalité pas la plus à même de préserver les conditions qui en sont la garantie. On peut même voir, d'un point de vue très technique, par quels engrenages elle sape progressivement les bases nécessaires à son respect. La liberté n'est pas donnée, mais doit être instituée et soutenue²⁷.

Bref, est rappelé le fait fondamental, pour reprendre un intitulé élégamment formulé d'un livre de Jean-Pierre Lebrun, que « la condition humaine n'est pas sans conditions²⁸ ».

Cette édition des *Cahiers* propose donc une lecture de l'ampleur des mutations sociales actuelles sous l'angle de la thèse d'une *crise de la subjectivation*, afin d'ouvrir sur une analyse de la condition du sujet sous la postmodernité décisionnelle-opérationnelle.

Dans un article qui sert d'introduction à ce dossier, Jean-Pierre Lebrun se propose de définir les grandes lignes d'un trouble psychique prépondérant de l'ère actuelle, « l'état-limite », après avoir brossé le portrait de la transformation fondamentale affectant les sociétés libérales contemporaines, soit cette fameuse crise de la subjectivation. Reprenant l'analyse de Freud pour l'actualiser à son époque, le psychanalyste lacanien mobilise les bases de sa théorie sociale de la subjectivité pour dresser le constat que, si la névrose pouvait incarner la maladie d'époque de la Vienne bourgeoise du début du xx^e siècle, le « nouveau malaise dans la civilisation » résiderait plutôt dans l'absence de structure imposée à l'individu contemporain, générant la généralisation du trouble de la personnalité (sans) limite²⁹.

26. Ce déni du tiers symbolique sous la régulation néolibérale du social fait d'ailleurs dire au regretté psychanalyste Moustapha Safouan, dans son dernier ouvrage, que l'on voit poindre une « civilisation post-œdipienne ». Moustapha Safouan, *La civilisation post-œdipienne*, Paris, Hermann, 2018.

27. Muriel Fabre-Magnan, *L'institution de la liberté*, Paris, PUF, 2023, p. 41-42.

28. Jean-Pierre Lebrun, *La condition humaine n'est pas sans conditions. Entretiens avec Vincent Flamand*, Paris, Denoël, 2010. Voir aussi à ce sujet Gilles Labelle, Éric Martin et Stéphane Vibert (dir.), *Les racines de la liberté. Réflexions à partir de l'anarchisme tory*, Québec, Nota Bene, 2013.

29. L'analyse de Lebrun souligne notamment la différence entre *liberté* (instituée) et *licence* (des pulsions), rappelant la distinction de Pierre Vadeboncoeur dans son pamphlet *L'humanité improvisée* (Montréal, Bellarmin, 2000), dirigé contre le nihilisme postmoderne. D'ailleurs, pour une étude intéressante de ce

Baptiste Rappin présente ensuite la question centrale de la crise du sujet dans l'œuvre du regretté juriste et psychanalyste Pierre Legendre, disparu en 2023. Proposant une véritable synthèse de cette pensée foisonnante, Rappin précise avec Legendre, figure essentielle de la critique d'inspiration lacanienne de la désubjectivation, suivant quel principe l'individualisme postmoderne s'affirme comme un refus radical d'assumer les fondements de l'ordre symbolique. La « casse du sujet », comme le veut la formule legendrienne, se dévoile comme la conséquence du règne du Management, instaurant un totalitarisme narcissique, qui se manifesterait dans ce que Jacques Dewitte nomme la forclusion de l'altérité dans le langage³⁰.

Olivier Bélanger-Duchesneau, quant à lui, entend également dégager la nature de cette désubjectivation postmoderne. Il se donne pour tâche de montrer, en partant de la question du sujet politique, comment la postmodernité incarne une mutation anthropologique qui rompt avec le caractère holiste du sujet démocratique. C'est effectivement le propre d'une société libérale, virtuellement transparente à elle-même à l'ère du technocapitalisme, que de récuser les sujets collectifs que sont le « peuple », la « nation », ou la « communauté des citoyens ». Contre la société politique, le règne contemporain de l'individualisme juridique et possessif s'affirme comme l'oubli des conditions de partage d'un monde commun qui se manifeste dans l'éjection de la subjectivation par la citoyenneté. Figure classique du politique, le citoyen ne constitue plus substantiellement le sujet social, tel que le pôle républicain de la modernité démocratique avait pu le mettre de l'avant, au détriment d'un repli postmoderne sur les déterminations empiriques des individus, au point de refuser toute forme d'autorité instituée et d'encourager constamment à l'autodéfinition narcissique, suivant les dynamiques identitaires en vogue.

Difficile de ne pas y voir une perte de tout ce qui a servi à faire de l'école un *horizon*. Les articles de Dominique Ottavi et de David Auclair se penchent plus particulièrement sur la mission de l'éducation et l'évolution de son idéal normatif dans les sociétés contemporaines. Dans le cadre d'une généalogie de la philosophie pédagogique qui rompt avec la normativité logeant dans la succession des générations, le texte d'Ottavi montre à quel point une certaine idéologie a pu se former, dès le XIX^e siècle, autour d'une opposition entre l'enfant et l'adulte en position d'autorité. Une posture typiquement naturaliste et évolutionniste a posé en discordance un modèle dit traditionnel d'éducation à un modèle supposément actif et soucieux du bien-être du développement réel de l'enfant. Une telle perspective naturaliste voit l'autonomie du petit d'homme comme un fait de nature. Tout acte adulte qui viendrait empêcher ce développement s'inscrirait en faux avec cette essence. Selon cette

texte de l'essayiste québécois, voir Éric Martin, « Pierre Vadeboncoeur et la culture de la liberté » dans *Un pays en commun. Socialisme et indépendance*, Montréal, Écosociété, 2017, p. 169-188.

30. Jacques Dewitte, *Le pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit. Essai sur la résistance au langage totalitaire*, Paris, Michalon, 2007, p. 18.

conception qui prend appui sur la philosophie d'Herbert Spencer, la nature ferait toujours mieux les choses que les principes qu'on lui impose. Le principe même d'une autonomie devant passer par les contraintes (et plus globalement un apprentissage) a ainsi fait place à une autonomie imaginée comme naturelle, puisqu'elle n'aurait plus rien à voir avec des interventions dirigées.

Ce programme scolaire d'une autonomie libérée des contraintes, suivant des lois dites « naturelles » du développement de l'enfant, n'est pas neutre. C'est aussi ce que montre David Auclair. En discutant des racines idéologiques de la crise de l'autorité scolaire, il insiste sur le fait que les programmes internationaux plus récents de l'UNESCO contribuent à accentuer la délégitimation des institutions scolaires et des droits socioprofessionnels des enseignants. D'ailleurs, rappelle l'auteur, au même moment où l'on voit émerger la Déclaration d'Incheon (mai 2015), apparaît aussi la Déclaration de Qingdao sur les usages des TIC (mai 2015), suivie du Consensus de Beijing sur l'Intelligence artificielle (2019). L'universalisme abstrait d'Incheon a trouvé dans l'éthique de l'adaptation propre à la globalisation néolibérale ses repères dans les industries cybernétiques. Le rêve de pouvoir permettre à chaque enfant d'apprendre à son rythme sous le regard bienveillant d'un accompagnateur prend tout son sens avec l'IA, participant à produire un continuel sentiment d'urgence entre utopie technologique et dystopie globalisée.

À partir d'une grille de lecture un peu différente des articles de ce dossier, le texte écrit par Michel Parazelli et Isabelle Ruelland entend dévoiler les logiques d'auto-autorité à l'œuvre dans les métiers relationnels, communément appelés métiers du « *care* ». Prenant appui sur la sociopsychanalyse de Gérard Mendel pour récuser la thèse de la « mutation anthropologique », les auteurs proposent une étude qui tente de rendre compte de la reconfiguration de l'autorité au sein des sociétés néolibérales, où se projette sur l'individu la pression familialiste des patrons.

Selon des thèmes différents, Daniel Dagenais et Jean-François Filion proposent de prendre un certain recul historique afin de bien saisir la juste mesure des transformations postmodernes de la subjectivité. Daniel Dagenais se donne l'ambitieuse mission de broser le tableau des significations historiques du suicide dans le monde occidental. De la Grèce antique aux systèmes sociaux postmodernes, en passant par l'Europe médiévale, l'acte de s'enlever la vie est sujet à différentes perspectives, d'une valorisation antique à la réprobation chrétienne, qui se poursuivra selon l'auteur, références à l'appui, dans la modernité, où continue de dominer une conception abstraite de l'Homme. La chose se transformera considérablement à l'ère postmoderne et c'est ici que se précise la thèse de Dagenais : on assisterait à rien de moins qu'une inédite banalisation du suicide, qui n'a rien à voir avec ses significations païennes. Produit d'une société nihiliste, le fait que le suicide ne prenne plus un caractère extraordinaire ni moral s'exprimerait le plus souvent sous la forme d'une peur de devenir adulte, condition typique de la néo-subjectivité.

De son côté, l'article de Jean-François Filion se donne comme objectif de faire un pas de côté et de prendre à bras-le-corps plusieurs paramètres de l'imaginaire nazi, afin de dégager le caractère pervers du déni de la subjectivation. Comme laboratoire pour la formation d'une subjectivité délestée des médiations symboliques et politico-institutionnelles, le nazisme encouragerait un narcissisme de masse qui trouverait dans la « race » un foyer pour abriter des individus insularisés et désocialisés. À travers un engouement aveugle pour la technologie et une idéologie social-darwiniste raciste, la mentalité nazie pourrait être considérée comme une expérience particulière de production d'une subjectivité vidée de toute substance éthique qui fonde le rapport humain à l'altérité³¹, baignant dans l'immanence d'un racialisme néopaïen et développant une rhétorique anti-institutionnaliste d'obédience antisémite (les Juifs étant associés à la Loi). Cette étude de la subjectivité nazie jette par ailleurs un éclairage spécifique sur le narcissisme contemporain, le produit de sociétés que Pierre Legendre qualifie de « post-hitlériennes³² ».

Les mutations du rapport à la subjectivité ne se répercutent évidemment pas seulement au sein des institutions éducatives et politiques, mais aussi dans le monde de la culture. Anne Élane Cliche signe un texte qui entend justifier l'intérêt de la psychanalyse pour l'analyse littéraire, défendant l'idée que le recours à ce champ se révèle particulièrement fructueux à l'ère où la critique artistique reste dominée par les perspectives postmodernes, allant jusqu'à dénier les lois du langage. Elle propose d'appliquer cette théorie du sujet au roman *L'Africain* de Jean-Marie Gustave Le Clézio, principalement afin d'interroger les fondements de ce que les lacaniens nomment la « fonction paternelle ». Ce récit, qui se présente comme une quête des origines, posséderait la qualité de rappeler que l'animal humain est toujours « l'effet d'une parole », à une époque où triompherait « l'empire des signes », comme récusation du symbolique.

Enfin, dans une fable philosophique qui tiendra lieu de conclusion, Dany-Robert Dufour imagine un Marché, structure fondamentale de notre époque, qui serait à même de parler et de dévoiler sa logique propre : « libérer » pour mieux asservir. Le philosophe, lui-même auteur d'une œuvre considérable qui s'acharne à tracer les contours de la psyché sous le capitalisme postmoderne, mobilise effectivement dans ce texte un procédé stylistique délaissé³³, afin de nous divulguer les ressorts d'une servitude proprement libérale, fonctionnant à l'exonération perverse. Dufour mobilise alors la figure imaginaire du Maître (du Marché), tel un grand Autre qui

31. On trouve une thèse apparentée et d'une profonde acuité dans un texte d'Emmanuel Levinas, paru dans la revue *Esprit* en 1936 (!), sur la « philosophie de l'hitlérisme ». Nous remercions Gilles Labelle pour la référence. Emmanuel Levinas, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*, Paris, Rivages, 1997.

32. Pierre Legendre, *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le Père*, Paris, Fayard, 1989.

33. Illustré pourtant par la gloire littéraire de grands esprits dans l'histoire : Voltaire, Diderot, Orwell, Mandeville...

émergerait des décombres, afin de montrer qu'il serait illusoire de penser sortir de la logique de la subjectivation (supposant donc un « assujettissement »), produisant une domination (de cette figure qu'il nommait déjà le « divin Marché ») qui fonctionne sur le mode de l'immanence.

Dans une section spéciale intitulée *Biais de langage*, de facture littéraire et poétique, deux autrices abordent dans une perspective non théorique plusieurs thèmes liés à cette question de la mutation de la subjectivité.

Vicky Montambault, dans trois de ses poèmes, traite globalement de cette dynamique de désymbolisation, à travers les thèmes de la maternité, du désir et du mystère des origines. Nicole Malinconi, qui signe sept courts textes dans le style du « fragment », interroge quant à elle les façons de parler contemporaines, produits d'une crise du langage qui marquerait la condition postmoderne, en rendant compte de l'appauvrissement de la capacité à *dire le monde* dans la langue de Molière. Cette fuite en avant orwellienne de la langue serait l'un des témoignages les plus criants d'une véritable perte de sens.

Dans un article complémentaire, Clément Morier s'intéresse au duel théorique entre Michel Freitag et Marcel Gauchet, plus précisément en ce qui a trait à leur divergence d'interprétation de la temporalité des sociétés archaïques dans leur anthropologie historique respective. Cette « confrontation fraternelle » (selon les mots de Freitag lui-même) entre ces deux penseurs contemporains d'envergure se situe effectivement sur le terrain du rapport au temps au sein de communautés qui ont jadis été considérées comme des sociétés « sans histoire », dans l'optique de saisir le niveau d'ouverture sur le *devenir* de ces collectivités ordonnées autour de cosmologies. C'est en intégrant les travaux de Michel Lalonde que l'auteur trouve l'éclairage nécessaire pour une compréhension renouvelée de ce rapport mythique au temps, en confrontant la sociologie dialectique de Freitag à l'ethnographie. Fort de ces données, le travail de Lalonde l'amène à prendre parti en faveur de l'interprétation freitagienne des sociétés autrefois qualifiées de « primitives », afin de suggérer, à rebours de la thèse de Gauchet sur l'hétéronomie constitutive de ces communautés, qu'il existe une certaine reconnaissance de leurs fondements normatifs, produit d'une conception *protopolitique*, donc réflexive, du temps social.

Deux recensions critiques se focalisent sur des ouvrages récents qui questionnent la place de la subjectivité et les transformations du rapport au moi dans les sociétés contemporaines. D'abord, Janice Trinh résume et commente le dernier ouvrage de l'historienne de la psychanalyse Élisabeth Roudinesco, *Soi-même comme un roi*, qui s'intéresse au nouvel âge « identitaire », marqué par les questions du genre, du colonialisme ou du nationalisme d'extrême droite. Ensuite, Maxime Ouellet propose une note critique autour de deux ouvrages récents du philosophe technocritique Éric Sadin, *L'ère de l'individu tyran* et *Faire sécession. Une politique de nous-mêmes*. Le premier *opus* pose un diagnostic sur l'hyperindividualisme propre à la domination

d'une idéologie « technolibérale », tandis que le second se risque à formuler une proposition politique, insuffisante selon l'auteur de la note critique. Déployant, à partir de Sadin, une réflexion sur la question de la subjectivité à l'ère numérique, l'auteur considère que, si le philosophe fait montre d'une certaine acuité dans son analyse des effets du libéralisme technologique, sa contribution à la pensée politique apporterait peu de nouvelles ressources dans les débats qui animent la gauche intellectuelle française, marquée par la recherche de « communs » encore peu identifiables. Cette chose considérée, Ouellet souligne dans sa note comment la dialectique négative de l'individu postmoderne se présente comme une articulation vide de sens entre objectivation technocapitaliste et atomisation narcissique : « Ainsi, à l'hyper-objectivisme du totalitarisme systémique correspond l'hyper-subjectivisme des identités qui réclament de manière tyrannique d'être reconnues par un système qui, dans son essence même, est indifférent à toute forme de subjectivité humaine³⁴. »

Ce numéro se termine avec une nouvelle section pour les *Cahiers Société*, intitulée « Forum », qui aura vocation à porter, dans un style moins formel, un certain éclairage sur des questions d'intérêt public. Cette première mouture, qui est le résultat d'une discussion organisée par Gilles Gagné et Gilles Labelle, porte sur la gestion et l'avenir d'Hydro-Québec sous la présidence de Michael Sabia, et regroupe les panélistes Martine Ouellet, Pierre Dubuc, Normand Mousseau et Pierre-Olivier Pineau. Ceux-ci proposent leurs analyses sur les transformations de cette société d'État depuis sa nationalisation en 1963 sous l'impulsion de René Lévesque, alors ministre libéral. Face à la dynamique actuelle, les Québécois aspireraient-ils à être toujours « maîtres chez eux » ? À la lumière des participants et de quelques intervenants présents sur place, on constate que l'on fait face à une libéralisation accrue des ressources nationales. En effet, la privatisation tendancielle d'Hydro-Québec répond à des impératifs économiques et politiques qui n'ont plus grand-chose à voir avec la nationalisation des entreprises énergétiques, mais correspondent plutôt aux modes de gestion capitaliste des crises sociales et écologiques³⁵.

Olivier BÉLANGER-DUCHESNEAU
Université d'Ottawa

David AUCLAIR
Université du Québec à Montréal

34. Maxime Ouellet, « Réflexion sur la subjectivité numérique à partir d'Éric Sadin ».

35. Le thème de ce Forum ouvre d'ailleurs sur le prochain numéro des *Cahiers Société*, qui devrait être consacré à la question de la crise écologique.